

«BOSNA!» VU DE BELGRADE, OU LA PSYCHANALYSE SERBE

Le 14 décembre, Bernard-Henri Lévy présentait en Yougoslavie son film sur le martyr de Sarajevo.

par Bernard-Henri Lévy et Gilles Hertzog, scénariste avec Bernard-Henri Lévy de «Bosna!»

Belgrade la ville blanche, en serbo-croate est grise. Neige et brouillard. Six ans après la fin de la guerre en Bosnie, sept après la sortie de Bosna!, huit ans après notre dernier voyage clandestin à Belgrade, Bernard-Henri Lévy et moi sommes de retour, visas en règle, pour présenter Bosna!, que va diffuser la télévision d'opposition B 92.

Le Rex est un ancien centre communautaire juif, transformé en cinéma. La presse belgradoise a annoncé la séance et notre présence. La salle est pleine. Une voiture de police stationne devant l'entrée. Des flics en civil sont là. Quelques visages amis de jadis, dix ans d'épreuves en plus. Beaucoup de jeunes, trop jeunes pour avoir fait la guerre. Après la projection du film, un débat public est prévu.

Belgrade, c'est, pour le film, et, bien au-delà, nos amis serbes, le moment de vérité. En Bosnie, le public y lisait sa propre tragédie, son abandon, sa résistance, notre solidarité rageuse. En France, en Europe, sa réception, c'était selon le cœur et l'esprit.

Ici, les enjeux sont d'une tout autre dimension. B 92 vient de projeter Yougoslavie, suicide d'une nation, puis le Srebrenica de la BBC. L'heure est venue, après la défaite et un réveil brutal, de regarder l'histoire en face. Sa propre histoire, pour qui, en Serbie, vécut ces années de plomb et de sang. Car la chute de Milosevic, incommode bouc émissaire, n'a rien réglé. Et ces questions restent entières: qu'avons-nous fait? qu'avons-nous cru? qu'avons-nous su? où étions-nous, nous, Serbes, pendant qu'à Vukovar, Prijedor, Sarajevo, des Serbes, au nom d'un projet grand-serbe dûment plébiscité, massacraient, déportaient, bombardaient?

Amnésie, dénégaration, construction de la mémoire, travail de deuil: tout ce combat se mélange dans les têtes, selon nos amis du Cercle de Belgrade. Le cauchemar est terminé, le passé s'estompe, la Serbie respire, et Belgrade, certes, ne vit plus sous la botte. La preuve, entre autres, cette soirée, impensable il y a encore un an. Nous sommes, nous dit le directeur de B 92, Veran Masic, à l'aube timide d'un retour sur le passé, combattue par l'apathie générale d'un côté, l'éternel «victimisme» serbe et un néo-nationalisme milosevicien sans Milosevic, de l'autre. Certains groupuscules parlent, eux, de provocation. La projection s'achève.

A le revoir avec le temps, Bosna! se confirme moins «antiserbe» la cause sanglante, d'emblée, était entendue qu'une dénonciation continue de la non-intervention occidentale, de nos assentiments honteux, de l'humanitarisme comme cache-misère. On en avait alors, à Paris, autant contre Mitterrand, l'ONU et la communauté internationale que contre Milosevic, soigneusement distingué du peuple serbe.

Mais, ce soir, à Belgrade, la lecture est inverse. Jeunes en tête, une bonne partie de la salle renâcle. Bruyamment. Le rejet, d'entrée de jeu, est massif. «Je suis serbe, de Banja Luka. Pas un mot, dans ce film, du génocide contre les Serbes!» «Tout y est pure falsification des faits. Vos images d'archives: des montages, des faux. D'où les tenez-vous? Des Musulmans, bien sûr!» Un intervenant surenchérit, dénonce les images d'ITV des camps de concentration comme de grossiers trucages. Ressortent, inchangés, les contre-vérités, propagande, fantasmes qui avaient cours aux beaux jours de la Grande Serbie dans les têtes. «Pourquoi avoir été à Sarajevo bombardée, et pas à Belgrade sous les raids de l'Otan?», demande, sous les applaudissements, un vieux Serbe à la barbe fleurie. Expliquer qu'il y a des guerres criminelles et des guerres justes? Que les bombardements sur Sarajevo visaient la population civile, martyrisaient la ville en tant que telle, que ceux de l'Otan ciblaient exclusivement les bâtiments officiels, de l'armée et des forces de répression? Faire valoir que ces bombardements qui ont entraîné la perte de Milosevic, ont contribué à libérer la Serbie du joug? De très anciennes injures volent.

Un noyau dur, dans la salle, fait le gros dos, finit par prendre timidement la parole. Un professeur déclare que le film est une bonne action, que venir en parler à Belgrade n'était pas évident, que lui-même ne parle ici qu'avec précaution. Une comédienne invoque le Chagrin et la Pitié, dit qu'il revient désormais aux Serbes eux-mêmes de faire à leur tour l'inventaire du passé, et plus ce sera contradictoire, controversé, mieux l'abcès sera visible.

Borka Pavicevic, l'inlassable passionaria du Centre de décontamination culturelle, prend la parole comme on prend une bastille pour, une fois de plus, marteler que la question de la guerre, sa nature, les crimes commis, ne relèvent pas d'une quelconque essence historique serbe ou, accessoirement, croate, bosniaque, albanaise mais, une fois de plus, d'un partage, propre au XXe siècle, entre le fascisme et l'antifascisme. Nous ajoutons que de Vichy à l'Algérie, la France, elle aussi, a connu ce partage et qu'elle n'en a toujours pas fini, quarante ans après, avec son refoulé. Goran Markovic, l'exemplaire réalisateur de Tito et moi, et dont l'autobiographie morale de toutes ces années de guerre et de solitude, Serbie, année zéro, vient de sortir à Belgrade, aura le mot de la fin: «La première séance chez le psy commence toujours par la dénégation. On se demande pourquoi on est venu: on lui dit que, tout bien pesé, on n'a pas grand-chose à lui dire. Au fond, ça ne va pas trop mal. Besoin de rien. Et puis, pourquoi lui parler à lui? Après tout, qu'est-ce qu'il en sait? Et qu'est-ce qu'il y peut vraiment? Des années en perspective à se faire ch... pour rien. Des fois, en plus, qu'il se prenne pour un juge! Bref, pour beaucoup, cela s'arrête là. Mais ceux qui reviennent à la deuxième séance, ce sont ceux-là, oui, qui comptent pour nous. Et à qui nous tendons la main.»